



Em Março de 2011, com um abraço

Du reste, l'idée selon laquelle il était impossible de donner une poignée de main à une ville, puisque sa constitution matérielle est multiple, quasi infinie et donc incontrôlable...

Gonçalo M. Tavares

Vent glacial, et des arrières de maisons détruites, adossées au rocher, une porte arrachée, un pan de mur en *azulejos*, des plantes sauvages, proliférantes, un oranger aux fruits éclatants, un parasol qui fut orange lui aussi, mais poussiéreux, presque noir, planté là, depuis quand ? Des vies se lisent en filigrane, le regard indiscret fouille, l'esprit imagine des existences aussi précaires, ventées, que ces vestiges qui furent un jour des demeures regardant vers le large, les fenêtres ouvertes sur le sillage des bateaux. Lumière du fleuve, rumeur de la circulation de rive à rive, vacarme suspendu (le regard se désolidarise de l'oreille) par la vision du rectangle d'*azulejos* illuminant les décombres. Mon bic est froid, il raye en vain le carnet que je transporte partout avec moi. Je fouille mon sac et y pêche le crayon que j'ai trouvé sur ma table de chevet à l'instant de quitter ma grande chambre. L'hôtel était plein, on m'a surclassée, comme on dit : j'ai deux lits immenses pour moi toute seule et une fenêtre métallique dont j'ai faussé le battant en voulant faire entrer l'air, oubliant que les hôtels sont équipés de dispositifs censés préserver leur caractère hermétique, à savoir d'une climatisation coûteuse en énergie. Heureusement la possibilité existe, exprimée sur un panneau en anglais, de suspendre les serviettes de toilette après usage pour signaler mon intention de les réutiliser et d'épargner ainsi les ressources de la planète.

Un bref voyage est comme une plongée dans un paysage indiscrètement tranché à la hache : plusieurs couches se révèlent, des pans d'histoire, de société, de vie, à toutes les heures du jour. Les visiteurs



venus contempler la profusion des églises, l'escalier chantourné de la librairie Lello, les dentelles de pierre, les *azulejos* – qui, loin du bleu qui les désigne, se révèlent souvent grenat, jaune, taupe ou vert sapin –, chercheront en vain la *saudade* dans la ville de Porto, moderne, bruyante, éclectique, autant qu'agreste, moyenâgeuse, romantique. Oui, romantique est le mot, comme le musée du même nom, dont la visite m'a révélé des meubles, des tableaux, des tapis venus de toute l'Europe et d'ailleurs, des confins alors colonisés. Dans le parc attenant, où l'on a détruit le *Palacio de Cristal* au profit d'une bulle moderne léguée par les années cinquante, (comme chez nous, en Belgique, la Maison du Peuple à Bruxelles et nombre de fleurons de l'Art Nouveau disparus au profit de vaines bâtisses), les camélias sont en fleurs, ces fleurs sans parfum, rouges, roses, blanches, semées comme des lampions dans des buissons toujours verts. Les grands arbres, eux, attendent le printemps et se chargent avec parcimonie de bourgeons ou d'une fumée de pollen.

Au Musée de la Photographie qui est une ancienne prison, avec ses immenses murs de pierre blonde, ses grilles monumentales, son escalier idéal pour le passage d'hommes en armes et de prisonniers les fers au pied, se tient l'exposition *Reportagem fotográfica palos lugares da terra duriense entre Porto e Freixo-de-Espada-à-Cinta*. Autant de photos lumineuses et désolées récoltées dans un arrière-pays *muito martirizado* par la furie galopante du *litorização* qui a jeté les gens hors de leurs villages et déstructuré leurs communautés. Plaies et brèches, humidité et gravas, et toujours la roche mère soutenant ce désastre, les murs s'écroulant contre elle, rendant leurs pierres à la pierre. A l'étage supérieur, un diaporama sur Aurélio da Paz do Reis, photographe actif vers 1900, montre des lavandières au bord du Douro, des paysans battant le blé au fléau, des orchestres, des défilés, - armée, carnaval ou grévistes - , tout une vie collective où les corps se touchent, se rencontrent, interagissent avec fluidité, *grupo de pessoas*.

Pessoas : « personnes ». Dans cette ville aux identités multiples, malgré la crise économique et politique, la météo inclémente, les Vierges



hautaines de la Sé et les cris désolés des goélands, on a encore affaire à de vraies personnes. Je lis leurs vies dans les plantes vertes accrochées aux balcons et, épinglés aux cordes à linge, les jeans, les culottes, les chaussettes, les carpettes en simili-léopard, les pantoufles en fourrure synthétique. Mercredi (on est mercredi) est-il jour de lessive au Portugal ? Dans le *Jardim de Cordoaria*, un clochard coiffé d'une casquette jaune a suspendu ses hardes et ses sacs de plastique aux branches d'un jeune cèdre qui ressemble, vu de loin, à un arbre de Noël éreinté. Il mange quelque chose, le dos tourné à la circulation. Je m'assieds sur un banc, je croque la pomme subtilisée au buffet de l'hôtel, je repars. A l'autre bout de la ville, que j'atteins à pied et au jugé, ployant et déployant le plan fourni par l'hôtel, l'éclatant musée d'art contemporain de *Serralves*, vide pour l'heure (un changement d'exposition est en cours) me rejette dans ses somptueux jardins, sous une allée de liquidambars encore nus à l'exception de quelques plumets d'un vert acide contre le ciel de mars. Des groupes d'élèves exaltés poussent des cris sur les pelouses, de petits détachements d'amoureux assaillent les bancs retirés, l'odeur des eucalyptus enivre.

Plus loin, derrière le jardin des roses, ou plutôt le jardin aux promesses de roses, un olivier vieux de 1400 ans a été arraché à son Alentejo natal où les oliveraies meurent, et replanté là, par une certaine *Oliveira da Serra* déterminée (me signale un écriteau) à planter dix mille hectares d'oliviers dans les années à venir. Ce sera la plus grande oliveraie du monde, qui absorbera deux fois et demi plus de CO₂ qu'elle n'en émettra. Ah! si l'air d'ici, assaini de la sorte, pouvait voyager, poussé par les vents, s'il pouvait traverser l'Europe et monter chez nous, en Belgique, au-dessus des autoroutes toujours plus chargées de véhicules fumants et de particules asphyxiantes. Lorsque j'étais enfant, on croyait encore à la pure nature et à la santé de la planète. C'était l'époque où ma mère, qui adorait planter toutes sortes d'arbres, arbustes et plantes mellifères, me parlait avec enthousiasme de son livre de chevet, *Le Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, écrit à la fin du seizième siècle par Olivier de Serres, le père de l'agronomie. Et voici qu'une *Oliveira da Serra* au nom prédestiné va sauver le Portugal de l'asphyxie et le hissera hors des nations



polluantes. Je médite avec exaltation le destin de cette émule du héros de ma mère. Je l'imagine belle et brune, les cheveux longs, les yeux étincelants, une aventurière des temps nouveaux, probablement célibataire, sacrifiant amours et loisirs à sa mission climatique.

Praça de Mouzinho de Alburquerque, des ouvriers, sous la colonne au lion et à l'aigle, remplacent le gazon usé par des bandes d'herbe fraîche. On gratte la partie usée, on l'égalise, on déroule, on réfléchit à la disposition des bandes, on découpe, on taille, à la cisaille, à la bêche, composition agreste sur lequel se penchent une petite dizaine d'hommes. A quelques mètres, une femme, seule, vêtue de la même salopette verte que les hommes, du même t-shirt jaune, coiffée de la même casquette, transporte une lourde brouette de vieille terre, la déverse devant le banc où je me tiens, puis repart. Tous les hommes d'un côté, penchés sur leur puzzle de gazon, et elle, solitaire, livrée à un effort infiniment plus lourd, plus répétitif. Elle est jeune et vieille, vigoureuse et épuisée, son pas est lent, sa solitude criante face à la mienne, oisive, vouée au mouvement des nuages et des gens. Un couple chargé de bagages traverse la place en direction du métro, situé quelque part à droite du cube de verre et de pierre de l'architecte Koolhaas, la Casa de Música posée de biais. Ils sont très jeunes, elle pleure et l'embrasse, il la serre contre lui, le visage pensif, elle va rester, il va partir. Où ? Je les suis, ils s'engouffrent dans le métro, je les suis encore, ils descendent sur le quai où passe le convoi pour l'aéroport, neuf et propre comme leurs vies. Ils y montent ensemble mais je sais que la jeune fille reviendra seule, sur ce quai, dans une heure ou deux, les yeux noyés, quand lui s'envolera pour ailleurs. C'est inscrit sur leurs traits, dans leurs regards amoureux et désolés, dans les sacs noirs et gonflés qu'il traîne, lui, quand elle le tient par le cou, par l'épaule, par la taille, dans une étreinte toujours plus fébrile et tendre.

Je marche. Je marche. Je traverse et vagabonde. A *l'Estação de São Bento*, la gare vernissée d'*azulejos*, les arcs métalliques de la voûte, au dessus des voies ferrées, ne masquent rien des demeures ou des masures jetées à l'assaut de la colline. Comme à Liège où, à travers les voûtes de la



nouvelle gare, le regard plonge sur un quartier hétéroclite, témoin d'époques plus ou moins prospères. C'est ce mélange, propre aussi à ma ville natale, qui me touche à Porto, cité du nord au ciel changeant, à l'histoire et à la topographie malmenées, rien d'une promenade de santé pour amateurs de beauté lisse : monter, descendre, guetter les vestiges et les promesses, bondir d'une émotion à l'autre, secoués et ravis. Je n'ai pas d'appareil-photo, c'est une stratégie consciente, préméditée : l'écrit se nourrit des impressions du corps, l'œil, l'oreille, le nez, la peau, doivent suffire, les jambes se souvenir, l'hébètement de la fatigue incruste l'essentiel. Tout le reste est béquille, sauf le crayon courant sur la page d'un carnet qui tient au creux de la main.

Ici, disais-je (écrivais-je), les gens sont encore des personnes. Je m'en aperçois lorsque je demande mon chemin, dans un *portugespagnol* de mon invention qui me permet d'échapper à l'anglais *globish*. Leur gentillesse n'est pas de pure forme, c'est une bienveillance naturelle, raffinée. Que je sois une touriste (en apparence) semble ne pas avoir d'importance, je suis une *pessoa*, moi aussi, solitaire et multiple, que son pas rapide et ses chaussures de marche portent à l'assaut tranquille et aux haltes subites, comme arrachées au temps, à la circulation, au spectacle des vagues : car j'irai, au-delà du fleuve, jusqu'à la mer, je marche, je marche, je traverse friches et quartiers chics, je scrute immeubles de rapport et maisonnettes peintes, je piétine pavés et sable, et m'y voici enfin, *no mar*. Au bout d'une jetée de pierre, roche sur rochers, je regarde l'écume bondir et blanchir les récifs, les pêcheurs à la ligne, les goélands malmenés par le vent, et le bulldozer qui déplace tranquillement d'immenses blocs à flanc de digue.

Et je pense, par antiphrase en quelque sorte, à une autre vague, d'autres rafales, d'autres décombres. *Tsunami*. Mot d'origine japonaise, composé de *tsu*, le port, la baie, et de *nami*, l'onde, la vague. Avant mon départ, depuis la Belgique je l'ai vue, nous l'avons tous vue, *ad nauseam* et sous différents angles, la muraille noire, la sinistre paroi d'eau, et les maisons emportées, les bateaux s'écrasant, les voitures culbutant, les



immeubles aplatis, puis l'explosion d'un réacteur de la centrale de Fukushima, le n° 2 ou le n° 4, je ne sais plus, et la menace nucléaire en plus des vingt mille personnes disparues, voilà la situation quand j'ai pris l'avion pour Porto. En rentrant à l'hôtel, je quête les dernières nouvelles du Japon, en zappant éperdument, la télécommande au poing. Mais dans ma nuit hermétique, (un technicien est venu réparer le battant de fenêtre malmené, la poignée d'acier lisse refuse désormais de bouger) le petit écran ne m'offre que des feuillets américanissimes consacrés au malheur des obèses, qui se font opérer, charcuter, extraire des rondelles de graisse. J'assiste, épouvantée, à cet étalage de prouesses sanguinolentes, entre salle d'opération et chambre de convalescence. Pour d'autres, de l'étoffe dont on fait les héros, on orchestre une progression vers la gloire : d'opportuns concours télévisés permettent en effet à celui qui a perdu « naturellement » (sans chirurgie, au prix de divers supplices alimentaires et sportifs) le plus grand pourcentage de poids de gagner une fortune. "Montre-toi au monde entier", hurle un public au bord de l'extase, les yeux brillants de larmes, les bras tendus vers l'irradiant lauréat, comme s'il y avait là, sur le podium, debout sur sa balance dérisoire, rien de moins qu'un Jésus relooké par les églises évangélistes. Et le courageux gagnant qui a (comme tout le monde le constate sur le tableau d'affichage digital) perdu 108 kg, soit 55,58 % de son poids (195 kg au départ de l'épreuve), de remercier sa femme, ses enfants, son public et ses coachs en amaigrissement programmé.

Le lendemain, le vent est tombé et le ciel sans nuage. A l'instant de reprendre l'avion, je pense au jeune couple du métro Casa de Música. Où est-il ? Où est-elle ? Quand se retrouveront-ils ?

L'un des pompiers irradiés à Fukushima a dit, lui aussi, adieu à son épouse. Un adieu définitif et cependant différé (quelques mois de cancer en isolation). « Sauve le Japon », lui aurait-elle dit à l'instant où il se portait volontaire.



Le visage de cet homme au bord de la disparition, son hommage à l'amour : première image à mon retour.

P.S.

José Domingues de Almeida m'a proposé d'écrire ce texte. Je le soupçonne d'avoir prévu à cet usage les plages de liberté dont j'ai bénéficié entre mes heures de présence parmi les étudiants de la Faculté de Lettres. Je n'ai pas évoqué ici les conférences, les rencontres ni les repas animés, même si ces moments passionnants ont constitué le cœur de la Semaine de la Francophonie. Je me suis contentée de livrer un modeste aperçu de mes déambulations sur les rives du Douro du 15 au 18 mars 2011.

D'autres informations me sont parvenues depuis mon retour en Belgique :

- *Oliveira da Serra est le nom d'une firme productrice d'huile d'olive.*
- *Un Belge et un Portugais se sont partagés le jackpot de l'Euro Millions : ils ont gagné chacun environ 69 millions d'euros.*
- *Tout ça ne résoudra pas la crise financière et politique qui s'aggrave au Portugal.*
- *L'écrivain portugais Gonçalo M. Tavares a honoré de sa présence le Festival Passa Porta, à Bruxelles, ce 27 mars. A l'heure où je vous écris, je commence « Apprendre à prier à l'heure de la technique », dédié de sa main : « em Março de 2011, com um abraço ».*

Caroline Lamarche

Ecrivain